

# L'OEUVRE AU NOIR

de

## SOONJA HAN

"per tenebras ad lucem"\*  
*devise de Vincent Van Gogh*

*Au commencement était le noir*

D'ordinaire, pour le peintre, l'aventure commence devant une toile blanche, plénitude saturée où dansent d'un même pas toutes les couleurs du prisme. Peindre est alors attenter à cette totalité, à cette égalité. C'est assourdir cette gamme trop homogène pour être audible, c'est retirer des couleurs à cette lumière pour qu'elle révèle la forme de celles qui lui restent, c'est perdre de l'éclat pour gagner du visible. C'est sacrifier.

SOONJA HAN ne part pas de ce point. Pour elle, tout commence devant et dans le noir. Le Vide est sa source, il est l'insondable puit au bord duquel elle penche sa peinture.

Ce qu'elle regarde d'abord sur sa toile, ce qu'elle y fixe jusqu'au vertige, c'est la Ténèbre, la ténèbre totale, simple et éternelle où tourne le désertique silence de ces planètes vides dont elle punaise les photos aux murs de son atelier.

Au commencement était le noir.

En sa Corée natale, il n'est pas la couleur du deuil mais celle de la Vacuité. De ce Vide qui doit éclater comme le son sourd d'un gong au cœur de nos consciences, puis les investir des résonnances infinies d'une connaissance affranchie de l'Illusion.

"Peins pour atteindre l'au-delà de la forme", commandait un maître de l'époque Song. SOONJA HAN chercherait quant à elle, au-delà du Vide, l'en-deçà de la forme, l'amont des phénomènes, ce que le bouddhisme appelle le *Samboghakaya*, ou corps de jouissance, et dont le *Nirmanā-kaya*, ou corps de manifestation, n'est que l'émanation appauvrie autant que nécessaire.

Au commencement était le noir.

Le noir est sa boule de cristal, comme il était aussi celle du Michaux des premiers dessins. A l'instar de ces devins qui savent contempler les savantes chorégraphies du virtuel dans le lisse miroir de l'encre épaisse répandue dans une coupe de pierre, elle fait monter les remous du visible des tréfonds opaques de sa pâte.

A propos des icônes byzantines, Malraux salue admirablement "la nuit parfaite de leurs fonds d'or". Le paradoxe n'est que d'apparence, et seulement si l'on oublie ce qui unit leur éclat à notre aveuglement.

Ainsi le noir est-il à SOONJA ce que l'or est au ciel des icônes. Dans l'un et l'autre monde, si opposés puissent-ils être par ailleurs, il s'agit d'abord d'aplanir totalement le terrain du visible pour que l'Invisible puisse venir s'y poser en douceur.

Et dans le taoïsme le noir n'est-il pas essentiellement, cette noirceur du primordial abîme, ce *k'an* tout aussi infini que *l'Urgründ* de Boehme, à quoi s'unir le feu pour qu'en puisse jaillir la suprême "Fleur d'Or"?

Ce que notre alchimie traduira en nommant "œuvre au noir" la première et plus terrible des trois opérations conduisant à la transmutation et à l'or.

Innombrables, en vérité, sont les liens subtils, discrets jusqu'à en être secrets, qui unissent le noir à l'or. L'héraldique même s'en souvient, pour qui le noir n'existe pas, mais le *sable*, limon originel où gisent les pépites.

Ces œuvres nous replongent en cette nuit sans Lune où s'allumèrent les premières étoiles au dessus d'une mer sans fond.

"Je parlerai de la nuit, Mère des dieux et des hommes, votre origine, origine de toutes les choses

créées et qui porte encore autant d'enfants dans les obscurités de son sein; et nous la nommerons Vénus", chantait Orphée aux animaux.  
C'est en une nuit semblable que nous conduit SOONJA.

Noire. Comme le noir d'un sommeil sans rêve, seulement zébré de ces quelques éclats d'évidences qui s'y font de plus en plus fréquents et éclatants à mesure que s'approche l'éveil.

Noire. Comme le noir du réel, refroidi et durci tel un vieux basalte, mais craquant de partout, partout fissuré sous la poussée d'un magma plus jeune, doré et rougeoyant. De dessous la croule du déjà-vu, déjà-connu, déjà-été, affleure, sourd, puis jaillit sous nos yeux l'imprévisible, encore à l'instant invisible.

Surface d'une planète jeune que celle de cette peinture, encore agitée, livrée aux hasardeux, chaotiques et chtoniens soubresauts qui lui donneront ses formes, au terrible travail et lent accouchement dont naissent ses continents. Volcanisme, séismes, glissements telluriques, failles et secousses, solfatares et tsunamis font encore leur œuvre, modulent l'orographie qu'interrogera notre vision lorsqu'il faudra nommer les terres découvertes.

Parcourant ces toiles, souvent posées à plat dans le grand atelier, le regard se prend plus d'une fois pour quelque satellite photographiant les immensités mouvementées d'un monde en formation, d'un relief adolescent, impétueux autant qu'indécis.

La même chose peut arriver avec les toiles de Piaubert, mais à la différence que les déserts que nous y survolons sont déjà érodés de tous les vents et de tous les fleuves. L'Histoire même y a coulé; ce sont ceux de planètes mortes.

Avec SOONJA nous sommes aux commencements.

Aux commencements était le Noir.

Goudron épais, mais levain de lumière, soupe primordiale où bouillonnent les premiers possibles, où se forment les premières formes.

Aux commencements était le Noir.

Nous sommes juste aux premiers commencements, juste entre l'instant où tout est encore uni en un remou et celui où tout se sépare pour aller faire un univers, juste entre les dragons du chaos et les spirales du nuage ou de la galaxie, juste entre le noir et l'or.

Nous sommes juste là où, pour la première fois, il y a quelque chose à voir.

Car, juste avant, au commencement.... était le Noir.

Gérard Barrière  
Le 20 mars 1989

*\* des ténèbres vers la lumière.*